

La « run de lait » de mon père

Par Jean-Claude Gilbert

R eportons-nous dans un passé pas si lointain, au début des années 50, l'expression familière « run de lait » (prononcer *ronne*) décrivait le parcours entrecoupé d'arrêts nombreux du camionneur qui transportait le lait provenant de la traite manuelle des vaches jusqu'à la laiterie.



Bidon à lait

Cette époque du transport du lait est aussi symbolisée par l'utilisation d'un contenant bien particulier, le bidon à lait; il a marqué plus d'une génération. Tous les bidons avaient le même format et ils étaient faci-

les à manipuler. On pouvait les rouler sur leur base lors du chargement dans le camion et ils étaient adaptés pour les dispositifs mécaniques de la laiterie comme les convoyeurs à rouleaux et les appareils pour les vider, les nettoyer et les stériliser.

À cette époque-là, à la ferme laitière, les conditions de refroidissement et de conservation du lait étaient rudimentaires. Pour plusieurs producteurs laitiers, le procédé consistait simplement à immerger les bidons dans un bac rempli d'eau fraîche courante. Étant peu refroidi, le lait ne supportait qu'un minimum d'heures de transport, car sa qualité dépendait directement de sa fraîcheur. Le camionneur Léonard Gilbert, mon père, savait cela et, pour lui, le transport du lait était une étape très importante. Il s'était donné comme priorité de ramasser les bidons à lait et les livrer aux laiteries le plus rapidement possible, plus particulièrement en été lorsque la tempé-

rature extérieure était élevée.

Étant donné que les producteurs avaient des quotas laitiers avec différentes laiteries, mon père avait établi un itinéraire de ramassage des bidons à lait qui facilitait leur regroupement dans la boîte de son camion selon leur livraison à l'une des quatre laiteries : Laval, Artic, Frontenac et Cité. De plus, il avait mis sur pied un horaire strict de ramassage des bidons selon leur localisation sur sa « run de lait ». Les producteurs laitiers devaient apporter leurs bidons à une heure précise au point de ramassage et les déposer sur une table à lait installée le long du chemin.

Tous les matins, du lundi au samedi, mon père partait pour sa « run de lait » à 5 h tapant; il était réglé comme une horloge suisse. Un jour, un producteur laitier m'a dit : « *Tous les jours de la semaine, sans exception, Léonard ramasse mes bidons à 6 h pile, beau temps mauvais temps. Depuis que je sais cela, j'en profite pour mettre à l'heure ma montre... hi! hi!* »

Cette citation amusante, mais véridique décrit bien la ponctualité de mon père et l'importance qu'il accordait à respecter l'horaire qu'il avait mis sur pied.



**Michel Gilbert assis sur le camion de son père
Léonard Gilbert en 1948**

Pour bien vous imprégner de ce trajet, je vous propose de me suivre sur la « run de lait » que mon père parcourait quotidiennement avec son camion. Pendant les vacances d'été, lorsqu'il prenait quelques jours de congé, j'ai souvent accompagné mon frère Laurent (qui était l'employé de mon père) sur la « run de lait ». Le périple commençait par le Chemin du Petit Village et se poursuivait sur le Chemin du Roy; les producteurs laitiers de ces deux secteurs avaient des quotas de lait avec la Laiterie Cité, dernière destination du déchargement du camion. Je plaçais donc les bidons à l'avant de la boîte du camion. Puis, on poursuivait la « run de lait » sur la route 138 en s'arrêtant presque à toutes les fermes laitières à partir de Donnacona, en passant par Neuville jusqu'à Saint-Augustin. Je plaçais les bidons de la Laiterie Laval d'un côté de la boîte avant et ceux de la Laiterie Artic de l'autre. Enfin, pour les bidons de la Laiterie Frontenac, je les regroupais à l'arrière de la boîte du camion. À première vue, ça paraît simple, mais ça ne l'est pas tant que cela, ça demande de la méthodologie et une connaissance de la destination des bidons à lait. Pour réussir à charger plus de 200 bidons dans la boîte du camion, nous devions les empiler sur trois étages, séparés avec des panneaux de bois. Pour hisser un bidon à lait au troisième étage, ça prenait une force musculaire hors du commun; il n'y avait que mon frère Laurent qui pouvait faire cela.

Rendu à Québec, on commençait la distribution des bidons par la Laiterie Laval. Je déposais les bidons à lait sur un convo-



La laiterie Laval située au coin de la 4^e avenue et de la Canardière à Québec

yeur à rouleaux qui les amenait jusqu'à une cuve de stockage.

Avant de vider le précieux liquide, le bidon était pesé et un homme qu'on appelait le « senteux » vérifiait la qualité du lait à l'odeur et à l'apparence. Lorsqu'il n'était pas



Le « senteux » vérifie la qualité du lait

conforme, il était refusé et un produit colorant était déposé dans le lait et le bidon était retourné au producteur laitier. Après le vidage du lait, les bidons passaient dans un appareil qui les nettoyait et les stérilisait. Puis je rechargeais les bidons vides dans la

boîte du camion et nous les retournions aux producteurs laitiers dans l'après-midi. La « run de lait » était ainsi bouclée !



Camion de Léonard Gilbert en 1967

Ce souvenir lointain de la « run de lait » de mon père est une belle page de l'histoire de ma famille.

Photos: Michel Gilbert; Collection Robert Bernard, Laiterie Charlevoix / Économusée du fromage et Archive du photographe.